

Nouvelle et traduction

Michel Nareau, Michel Lord, Isabelle Beaulieu, Thomas Dupont-Buist, Caroline R. Paquette, Hélène Rioux et Stéphane Picher

Numéro 169, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nareau, M., Lord, M., Beaulieu, I., Dupont-Buist, T., Paquette, C. R., Rioux, H. & Picher, S. (2018). Compte rendu de [Nouvelle et traduction]. *Lettres québécoises*, (169), 36–43.

Les rets de la ville

Michel Nareau

Après le recueil de nouvelles *Atavismes* et la novella *Des lames de pierre*, Maxime Raymond Bock se lance, avec *Les noyades secondaires*, dans un projet ambitieux qui joue avec ses genres de prédilection.

L'expression « noyade secondaire » désigne le trouble qui survient après qu'une personne ait été sauvée de la noyade. De l'eau demeure dans ses poumons et un œdème pulmonaire se développe. C'est une figure du corps silencieux qui subit les contrecoups du trauma. C'est le signe d'une détresse qui perdure, malgré les apparences. Cette expression aide à rassembler les fils des sept nouvelles de Bock ; chez un personnage, dans un quartier, un objet, une généalogie, la rémanence est constante.

Déjà par son ampleur, le recueil déroge aux normes éditoriales québécoises : sept textes de dix-sept à quatre-vingt-dix pages, aux ramifications subtiles et bien intégrées entre elles. C'est assez rare pour souligner l'ambition de l'auteur de construire des récits complexes, avec des apartés, des réminiscences, des addendas, des changements de focalisation et des trames secondaires. Et c'est là qu'il déploie son talent.

Une composition tripartite

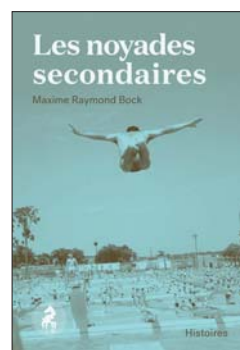
Le recueil est structuré autour de trois pistes nommées et placées en tête de chaque texte. La première, qui donne son titre au recueil, est composée de trois novellas assez longues, dont les récits évoquent la natation, la respiration entravée et la maladie. La deuxième, intitulée « Les arts impraticables », unit la création et la folie, par le biais de l'écriture dans « Mystères d'Anna Canuel » et du théâtre dans « Ciel ballast », histoire très réussie. La dernière piste, « La ville invisible » fait de celle-ci un organisme vivant, qui agglomère le passé au présent, le restitue concrètement dans « Charles à rebours » et « Sous les ruines ». Ces pistes ne sont pas présentées dans l'ordre dans l'ouvrage, et des liens sont tissés entre les histoires, pour complexifier celles-ci.

Ambition, ampleur, renouvellement de la novella (dans la mesure où celles-ci sont interreliées) ; l'ouvrage de Bock se place sur un terrain ardu, et par moments, le recueil subit le poids du vaste projet, même s'il parvient de mieux en mieux à creuser son propos, ses récits, ses personnages. En fait, la première nouvelle, « Exérèse », est la plus faible, même si elle place la généalogie de certains personnages qui reviendront ailleurs dans le livre et qu'elle campe les lieux montréalais investis (maison familiale sur Dandurand, piscine de Rosemont, etc.). Elle sert à asseoir le projet, à montrer que chacun hérite de sillons qu'il creuse et qui s'émeussent tout en continuant d'orienter sa course. Mais en dressant la généalogie d'une famille bourgeoise de Rosemont depuis les années 1950 et en la présentant en parallèle avec les transformations de la ville, Bock demeure à distance de ses protagonistes et donne trop de poids à l'historique, à l'encontre de sa prise en charge par une conscience incarnée. S'ajoute à cela un ton qui oscille mal entre le soutenu et une truculence propre à la langue des ruelles.

Le corps enfoui de la ville

À mesure que le recueil progresse, le propos se resserre, le regard sur les récits se précise. C'est avec la troisième nouvelle, « Charles à rebours », pourtant l'une des plus brèves, que la manière de Bock se révèle. À travers la rencontre avortée entre un historien et un écrivain invités à rédiger un article sur Stanley Clark Bagg, Bock fait surgir le passé de Montréal, le réinscrit dans la rue Saint-Laurent, dans ses bâtisses, dans les gestes du quotidien. Ce surgissement est imagé, donné à voir par une écriture précise et ample, tout en montrant qu'il déstabilise ceux qui l'éprouvent. Une autre histoire, qui part d'une exploration de l'échangeur Turcot et débouche sur la description d'un poste de traite de fourrures de la période coloniale, possède la même structure stratifiée. Les nouvelles de Bock deviennent novellas en s'étirant, campent trois générations d'hommes happés par un corps défaillant. Entre le retour vers l'enfance au temps des amitiés Facebook de « Rosemont de profil » et la maladie pulmonaire narrée au ras du corps de « Pneuma » se dessine une plongée dans les limites de la mémoire et des sensations physiques.

Les noyades secondaires a pour projet de créer une cohésion entre des histoires disparates, mais Bock ne parvient pas toujours à les arrimer dans une histoire collective, pourtant maintes fois mise de l'avant. Il en résulte un livre qui réitère le talent de prosateur de son auteur, dans un phrasé capable de flexibilité, de charme et d'humour, où les réflexions sont riches et intéressantes, mais dont la composition générale aurait mérité d'être resserrée. Il y a de ces livres qui tentent de grandes choses, qui ouvrent des brèches dans la manière de raconter tout en montrant la difficulté à sortir des pratiques qui nous sont léguées. Ces textes de Bock entrent dans cette catégorie : ils signalent un désir d'arpenter un nouveau territoire de la création au Québec, ils dégagent une force, notamment dans les jeux entre les temporalités, qui ne demande qu'à se déployer davantage. ♦



☆☆☆

Maxime Raymond Bock

Les noyades secondaires

Montréal, Le Cheval d'août

2017, 432 p., 27,95 \$

Naviguer entre le baroque et la simplicité

Michel Lord

Tout n'est pas inédit dans *Donnacona* d'Éric Plamondon.

En fait, il n'y a que la nouvelle éponyme qui soit une nouveauté, les deux autres étant parues respectivement dans la revue *Le Pigeon* en 2015 et dans la collection «Nova» du Quartanier en 2013.

Né à Québec, auteur d'une trilogie, *1984* (Le Quartanier, 2016), Éric Plamondon, qui vit maintenant à Bordeaux, demeure fidèle à ses origines. On peut qualifier d'historique sa longue nouvelle de cinquante pages, *Ristigouche*, car il y propose une réécriture de l'histoire de la fin de la Nouvelle-France vécue par le truchement de Kanon Légher, parti de Bordeaux à bord d'un navire de guerre en avril 1760. Le narrateur, Pierre Légher, descendant de Kanon, rappelle les faits de la bataille de la Ristigouche en Gaspésie en se fondant sur un dépliant touristique qui précise ceci : « On y commémore la dernière grande bataille navale entre la France et la Grande-Bretagne pour la possession du territoire nord-américain. L'affrontement a pris fin le 8 juillet 1760 et a définitivement scellé le sort de la Nouvelle-France. »

Chez Plamondon, dans l'imaginaire marin, le cœur balance entre la baleine et la truite.

On comprend alors que Kanon Légher faisait partie de la flotte française qui a perdu cette bataille. Le récit n'est pas qu'historique, il est aussi multigénérique et labyrinthique. S'y entremêlent des fragments de fins du monde en miniature et en plus grand, à commencer par ce rappel de la défaite de la Nouvelle-France ; s'entrelace aussi l'évocation de la mort de la mère du narrateur, Estelle Légher ; celui-ci est parti pêcher en Gaspésie, et tombe sur un béluga échoué qu'il aide à survivre et à reprendre la mer à la marée haute. Autre fin hautement symbolique, celle du narrateur qui semble suivre le mammifère dans l'Atlantique :

Doucement, il [le béluga] commence à s'éloigner [...] et Légher l'entend lui dire merci. Alors il reste là, à se tenir à la baleine qui se laisse agripper, qui le tire maintenant, qui dans sa joie de repartir vers la mer offre son flanc à son sauveur. Comme un naufragé sur un iceberg minuscule, Pierre Légher glisse vers l'Atlantique.

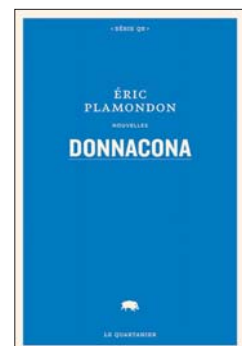
Cette fin en rappelle étrangement une autre – et je ne parle pas de *Moby Dick* de Melville –, celle de «La mort exquise» du recueil du même nom de 1964 de Claude Mathieu : un homme, ébloui par la déesse Cybèle qui vient de lui réapparaître (car il lui voue un culte depuis des millénaires), entre à sa suite dans la mer en chantant. Chez Plamondon, rien de fantastique comme chez Mathieu, mais ce curieux intertexte, sans doute inconscient, sinon inconnu de l'auteur de

Ristigouche, est à cinquante ans de distance un rappel éloquent que les imaginaires les plus divers nagent souvent dans les mêmes eaux.

Les deux autres nouvelles ont le même narrateur qui se remémore des épisodes de sa jeunesse à Donnacona, en contraste avec *Ristigouche*. Mais encore là, Plamondon remonte dans le temps. La nouvelle *Lendemain de pêche* coule comme un long fleuve tranquille en dépit de tout ce qui arrive au narrateur, serveur dans un restaurant à Montréal qui tombe amoureux d'une cliente, « belle comme un fusain de Klimt ». Rien ne change à l'affaire quand il découvre qu'elle se prostitue. De passage dans sa ville natale, Donnacona, il se confie à son frère qui le sermonne vertement à ce propos et lui demande de quitter cette femme. De retour à Montréal, il retrouve son amante qui lui fait promettre de l'emmener à la pêche à la truite. Chez Plamondon, dans l'imaginaire marin, le cœur balance entre la baleine et la truite.

La nouvelle inédite *Donnacona* prend d'abord la forme d'une longue description de la vie d'un jeune de quinze ans, Gab, qui adore aller à la pêche avec deux de ses copains, Sim et Ben, sur la rivière Jacques-Cartier entre Donnacona, Cap-Santé et Pont-Rouge. Tout simplement. Puis, à vingt ans, les trois se retrouvent à Québec pour étudier. Mais un soir, venus à Donnacona pour fêter, boire, et fumer, Ben se jette en bas du pont surplombant la rivière sous les yeux de Gab catastrophé. Curieusement, rien ne prépare ni n'explique ce suicide spontané dont le narrateur, s'adressant à l'ami disparu, dit laconiquement en guise de mot de la fin : « Personne n'a jamais compris pourquoi tu avais fait ça. »

Ce recueil – habité à la fois par le passé lointain (historique) et proche (personnel), aussi bien que par la vie sans souci apparent et la mort brutale, inexplicable, mais désirée – paraît tout autant baroque (*Ristigouche*) que d'une grande simplicité. Il est porté par une écriture limpide, impeccable et vive, ce qui pallie le dépeuplement narratif des deux nouvelles plus récentes. ♦



☆☆☆
Éric Plamondon
Donnacona
Montréal, Le Quartanier,
2017, 128 p., 17,95 \$

Peur gigogne

Isabelle Beaulieu

Ici, la peur s’immisce entre les fils générationnels, devenus inextricables à force de violence perpétrée.

Dans le quartier North End de Winnipeg au Manitoba – mais on pourrait être ailleurs –, une matriarche prénommée Kookom prévient sa petite-fille : « Ma Stella, les filles se font agresser partout. » La communauté, qui s’est bâtie dans la pauvreté, représente un microcosme parfait du monde harnaché à la violence et aux préjugés. Naître métisse, c’est déjà commencer avec une chance en moins. Quand ça se poursuit dans la maltraitance, tout est en place pour que s’huile l’engrenage pernicieux de la colère et du désarroi. Chez Vermette, on repère dans une même personne le bourreau et la victime. Si l’un est désigné comme le méchant, c’est parce qu’il a utilisé les moyens de résistance qu’il a pu dégoter. Ainsi, *Ligne brisée* nous rappelle par-dessus tout que les vérités manichéennes n’existent pas.

Ce sont les voix de quatre générations de femmes autochtones qui se font entendre dans ce roman, mais une seule trame commune les conduit : la peur qui se tient au milieu de tout. L’agression subie par l’une d’entre elles fera remonter à la surface des blessures anciennes. Pendant que l’enquête est menée, les plaies du passé se rouvrent. Les chapitres mettent tour à tour en lumière l’histoire de l’une et de l’autre, tout en laissant voir l’empreinte qu’ont creusée dans leur mémoire les agressions vécues et l’angoisse ressentie.

Hériter du mépris

Toutes les femmes sont des victimes au moins collatérales chez Vermette, comme Stella qui porte en elle la tragédie de sa mère : « Elle avait oublié l’histoire d’Elsie ; il lui faudra l’ajouter à la liste des « passés comme le sien » – une autre histoire qui ne lui est pas arrivée directement, mais dont elle est la gardienne et la mémoire. » Très tôt, peut-être même avant sa venue au monde, Stella est l’héritière du mépris consensuel infligé aux Métis. Sa famille et son territoire sont à la fois un refuge berçant et une terre dont elle voudrait s’éloigner. Les femmes de sa lignée, par les liens et l’amour qui les unissent, semblent être les seules à pouvoir comprendre la peur innée qui l’habite. Mais elles en constituent aussi l’origine, malgré elles.

Les femmes de Vermette sont décrites avec franchise. Elles boivent, elles fument, elles sortent, elles mettent les enfants devant la télé et leur font des grilled cheese pour souper. Elles sont humaines. Par amour pour leurs enfants, elles les initient à la honte d’eux-mêmes puisque ce qu’ils sont est jugé défavorable par le plus grand nombre. « Je voulais juste te protéger. Je voulais ce qu’il y avait de meilleur pour toi. Et dans ce temps-là, ça voulait dire être un Blanc, alors on a été aussi Blancs que possible. » Les hommes sont plus grossièrement dessinés : par exemple Christie, l’un des deux policiers qui mènent l’enquête de l’agression. Homme blanc, bedonnant, las, imbu d’idées reçues, il est l’archétype de la mauvaise foi. Ce personnage cliché, parmi les nuances que Vermette a voulu installer, jure avec le reste. On ne lui donne d’ailleurs jamais voix au chapitre – peut-être parce qu’il l’a souvent eue en d’autres lieux que ce roman.

La répétition du même

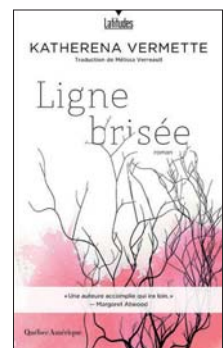
L’omniprésence de la peur se confirme jusque dans les rêves de chacune des femmes, ceux-ci s’enchevêtrant à la vie réelle, aux souvenirs, aux esprits des morts. Chez Vermette, la crainte est à ce point tangible qu’elle semble prendre la forme d’une masse noire collée dès la naissance au corps de chaque bébé fille. La confiance entre les hommes et les femmes est minée et il devient de plus en plus difficile de se rapprocher pour s’aimer à cœur ouvert.

Toutes ces grandes et petites histoires racontées à demi-mot qui façonnent une vie. Un motif – elle pense à ce mot – comme une chose qui donne naissance à une autre. Motif. Toutes ces petites choses, ces appels à la prudence, ces conseils sur ce qu’il ne faut pas faire. Elle a toujours su être prudente, su faire attention aux hommes, aux hommes étranges, aux hommes faisant des choses étranges. C’est ainsi qu’elle a été élevée. Sur le qui-vive.

C’est aussi dire que pour celles à qui une agression est arrivée, elles sont tenues responsables d’avoir elles-mêmes fait leur malheur ; elles ont manqué de vigilance, elles ont souri une fois de trop, elles ont entravé la loi implicite qui les veut silencieuses.

L’auteure Mélissa Verreault (*L’angoisse du poisson rouge, Les voies de la disparition*) réussit avec conviction le défi de la première traduction. Quand on sait que traduire ne correspond pas simplement à transposer des mots d’une langue à une autre, mais à transmettre le langage d’une œuvre dans son entièreté, c’est-à-dire ce qu’elle évoque mais aussi ce qu’elle sous-entend, le travail de Verreault remplit sa mission.

Viols, abandons, gangs de rue, racisme, meurtres : sous le couvert d’une dureté sans nom, il se déploie tout de même dans ce roman des histoires d’amour. Celles, forcenées, des mères pour leurs enfants, celles qui disent encore croire que les hommes cesseront de partir. La *ligne brisée* du titre peut signifier plusieurs choses ; la vie qui casse en deux après l’horreur ou le fil rompu de la peur en héritage. ♦



☆☆☆

Katherena Vermette

Ligne brisée

traduit de l’anglais (Canada) par Mélissa Verreault

Montréal, Québec Amérique, coll. « Latitudes »

2017, 456 p., 24,95 \$

Regarder passer la comète

Thomas Dupont-Buist

Les éditions Alto font généralement preuve de flair lorsqu'il s'agit de dénicher des textes étonnants de la littérature canadienne. Nul besoin de s'étendre ici en circonlocutions policées,

Le saint patron des merveilles n'en fait pas partie.

Difficile de s'expliquer ce qui a pu séduire tant le propos est banal et la manière fabriquée. Car coup de foudre éditorial il devait forcément y avoir pour décider d'aller tirer des boules à mites ce lauréat 2007 du prix Trillium (récompense littéraire ontarienne par excellence, remportée entre autres par les célèbres Margaret Atwood et Michael Ondaatje). Admettons (arbitrairement, bien sûr) que le sujet soit la seule chose qui compte. On peut ainsi mieux comprendre l'intérêt des éditions Alto, adeptes de fantasmagories, pour cette histoire abracadabrante. L'ennui, c'est que les tours annoncés en grande pompe s'avèrent finalement comparables à ceux d'un illusionniste qui, à force d'extirper de son chapeau élimé de pauvres lapins rachitiques, use notre capacité d'émerveillement.

Dans le grand chaudron de l'Italie des XVII^e et XVIII^e siècles, faites mijoter à feu doux deux histoires d'amour, ajoutez deux ecclésiastiques au bord de la défroque, un boisseau de bons sentiments et touillez avec un peu de *commedia dell'arte*. Réservez et resservez à volonté sur quatre cents pages. Il se peut que vos invités s'en trouvent quelque peu gavés, utilisez alors le trou normand de la structure ingénieuse (treize chapitres et huit actes) inspirée de la suite de Fibonacci. Si la visite des comètes en parages terriens passe généralement pour avoir la capacité de modifier la trajectoire capricieuse des destins crédules, il va sans dire que notre planète-lecteur ne trouvera pas en ces pages le moindre incitatif à l'ébauche d'une révolution, quelle que soit la durée de son orbite. Car il ne suffit pas, pour rendre une existence prégnante, d'observer une boule de feu zébrer le ciel comme le font les personnages de cette histoire. Le prêtre-alchimiste Cambiati et son assistant Omero peuvent bien échanger toutes les banalités qu'ils veulent du haut d'une tour de Crémone, s'ingénier à comprendre comment cela les lie à un futur où certains voudraient faire du premier un saint, ni leurs élucubrations ni leur jugement posthume n'apporteront de sens satisfaisant à ces intrigues mal ficelées.

Artifices

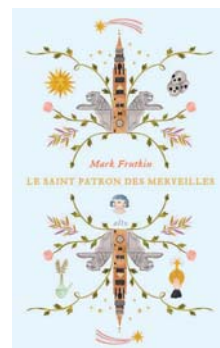
L'idée de mettre en scène la fonction peu connue d'avocat du diable est certes ingénieuse de la part de l'auteur. Occupant cette position illustre au sein de l'Église, Michele Archenti est donc chargé de déterminer si la vie de Cambiati est digne de béatification. Pour ce faire, il devra rencontrer ceux qui l'ont connu, les interroger longuement en recoupant leurs témoignages, assemblant ainsi une manière de casse-tête spirituel. Mais en analysant d'aussi près une vie, en s'immergeant dans ses ambiguïtés, c'est Archenti qui dévoile les siennes, se révélant à lui-même. Le potentiel romanesque d'une telle enquête est immense. Intrigues politiques au sein de la cité papale, règlements de comptes des proches sur la tombe du défunt et secrets exhumés font généralement d'assez bons matériaux pour

ce type de roman. À condition bien sûr de savoir les agencer, de les rendre crédibles et vivants.

Or à la lecture du roman de Frutkin, on ne peut s'empêcher de penser au travail que remet le bon élève persévérant. Le pauvre a fait ses recherches religieusement, a trimé dur et a sûrement froissé bien des feuilles. Tout devrait fonctionner, mais la seule impression indélébile que son labeur laisse est celle de son insupportable artificialité. Cette entrée du journal de Monsignor Archenti, avocat du diable, exprime à merveille la surenchère à laquelle est soumis le lecteur, croulant sous des mystères qui peinent à s'incarner :

Le sentiment de vivre dans un rêve commence à me gagner. Cette surenchère de miracles et d'histoires abracadabrantes m'étourdit. Fabrizio aurait été aperçu en train de parler à un cygne au bord du Pô, et la bête paraissait l'écouter, inclinant la tête d'un côté, puis de l'autre. La plus célèbre commère de Crémone serait devenue muette pour un jour après avoir prié Cambiati. En revenant de chercher du bois dans les Dolomites, un luthier et ses assistants qui avaient croisé une bande de brigands auraient été sauvés en étant transformés en cerfs. L'endroit est si rempli de miracles qu'il semble sur le point d'éclater.

L'accumulation du merveilleux sature des pages déjà couvertes de dialogues souvent peu utiles à l'essor narratif. Le plus ennuyeux dans tout ça, c'est que Mark Frutkin n'est pas en début de carrière, il ne peut donc plaider le délit de débutant. Avec huit romans et quatre recueils de poésie à son actif, on serait en droit de s'attendre à quelque chose de plus solide. On se trouve par ailleurs à des lieux de la force d'évocation poétique d'une Dominique Fortier (*Au péril de la mer*), par exemple, ou de l'ambition narrative d'une Eleanor Catton (*Les lumineuses*), pour ne comparer ce livre qu'à des voisins récents et plus heureux du catalogue Alto. Impossible d'autre part d'en vouloir à la talentueuse traductrice Catherine Leroux qui doit composer avec une matière première manquant de finesse. Sans être complètement mauvais, *Le saint patron des merveilles* n'est malheureusement rien d'autre qu'un passe-temps un peu ennuyeux. ♦



☆☆

Mark Frutkin

Le saint patron des merveilles

traduit de l'anglais (Canada) par Catherine Leroux

Québec, Alto

2017, 400 p., 29,95 \$

Corps battants

Caroline R. Paquette

La Groenlandaise Niviaq Korneliusen signe un premier roman tout sauf complaisant, dont l'écho résonne bien fort hors frontières.

« Les histoires de chasseurs du passé, les récits sur l'influence de la nature, cela ne m'a jamais intéressée¹. » Triturer l'image fantasmée des peuples nordiques et écrire un roman qui capterait l'air du temps : voilà ce qu'a brillamment accompli Niviaq Korneliusen à vingt-trois ans, en dépeignant la réalité crue de personnages qui cherchent à définir les contours de leur identité (sexuelle d'abord) sans s'y enfermer. Si l'auteure n'est pas tendre envers son île natale dans *Homo sapienne*, c'est surtout du courage de s'affranchir – de la pression sociale, de ses origines, de ses dépendances – dont elle parle. Et du désir viscéral d'être aimé tel que l'on est.

Publié en 2014 en groenlandais, *Homo sapienne* a d'abord été traduit en danois par Korneliusen elle-même. Le succès de ce premier roman est indéniable : plus de 3 000 exemplaires vendus sur cette île arctique de 56 000 habitants ; une entrevue enthousiaste dans le *New Yorker*² au début de 2017 ; plusieurs traductions, dont celle, en français, que nous a concoctée La Peuplade, d'après le travail d'Inès Jorgensen. La langue y est picotée de mots anglais, voire groenlandais, mais fluide malgré tout. Judicieuse décision que celle de ne pas entraver la lecture avec l'adoption systématique de l'italique, comme on le fait souvent pour marquer la présence d'une langue étrangère.

Cinq personnages dans la jeune vingtaine, cinq chapitres, et autant de trajectoires où la fuite engourdit les élans du cœur, composent donc le roman. Il y a Fia, confrontée à l'impossibilité de continuer sa vie avec Piitaaq et à son attirance irrémédiable pour Sara ; Inuk, qui déverse par écrit sa haine du Groenland, des homosexuels et de lui-même, avant d'oser se regarder vraiment ; Arnaq, qui enfouit son histoire familiale glauque dans les bouteilles d'alcool et le lit des hommes et des femmes qu'elle rencontre ; Ivik, amoureuse de Sara mais refusant d'être touchée par elle, comme en lutte contre son propre corps ; et Sara, qui peine à chasser l'obscurité qui la ronge.

Dans les nuits de la ville de Nuuk, ils s'évertuent à faire la fête, tentant d'échapper à ce qui veut sortir de leur poitrine – mais qui, heureusement pour eux et pour nous, les rattrape.

Éloge du flou

« Pourquoi est-ce que tout doit avoir une réponse ? » déplore Ivik, et c'est peut-être l'une des phrases les plus importantes du roman. Tout s'y articule en effet autour des catégories – de genre, notamment – que l'on s'impose et qui, pourtant, échouent à rendre compte de la réalité. L'incertitude dérange, amène la famille et les amis à poser des questions : « Ils me demandaient où me situer », dit encore Ivik, qui se sent différente des autres filles depuis qu'elle est toute petite. Éprouvant l'étanchéité de ses propres limites, Fia résiste lorsqu'elle aperçoit Sara, « la plus belle femme du monde » ; elle s'avoue terrifiée par cette « frontière » qu'elle est

« en train d'atteindre ». Avec une formidable cohérence, l'enfermement auquel les personnages tentent de se soustraire s'incarne aussi dans les nombreuses répétitions langagières. Agissant comme un étai, ces dernières forment donc bien plus qu'un effet de style. Pour Arnaq, par exemple, la roue tourne, prévisible et lancinante comme la migraine d'un lendemain de veille : « Oh, week-end de fête. Je fais de nouveau la fête. Oh, week-end infini. Week-ends qui se répètent. J'avance en cercles. Je reviens toujours. »

Parallèlement à l'aliénation, il y a le souffle triomphant des possibilités, de l'ouverture au monde, de la vie qui est tout sauf platement unidimensionnelle. *Homo sapienne* est un appel franc, presque intransigeant, à la liberté, qui passe par une certaine responsabilisation : « Cesse de t'apitoyer comme ça sur toi-même, tu n'es pas à plaindre », lance durement Inuk à Arnaq. On y célèbre la fluidité des genres, des préférences sexuelles, des langues, des références culturelles, des formes de communication modernes. Un parti pris qui se manifeste également dans la pluralité des points de vue ; ainsi une même scène sera-t-elle racontée différemment, selon qu'elle est vécue par un personnage ou par un autre.

Mais la réponse ultime (s'il faut en chercher une), celle qui casse le cycle de la noirceur et ébranle les cloisons, viendra de la naissance de la nièce de Sara. Si celle-ci fait souvent référence à la pureté du bébé, par contraste avec ses propres mains « souillées », c'est au sens où il est encore exempt de blessures et de barrières. Tout reste à inventer. La petite héritera justement de deux noms : Ivinnguaq ou Ivik, « au cas où elle se sentirait garçon ». Cette fin, que ne renierait pas le gars – ou la fille – des vues, porte néanmoins un message fort, socialement et politiquement chargé. Un message qui serait mièvre s'il n'était pas si exigeant, sur le beau risque d'être soi-même. ♦

1. Propos de l'auteure, rapportés par Daniel Chartier dans la préface de *Homo sapienne*.

2. Alastair Gee, « The Young Queer Writer Who Became Greenland's Unlikely Literary Star », *The New Yorker*, 31 janvier 2017.

☆☆☆☆

Niviaq Korneliusen

Homo sapienne

traduit du groenlandais par Inès Jorgensen

Saguenay, La Peuplade

2017, 232 p., 24,95 \$



En Chine, comme ailleurs

Hélène Rioux

Dix histoires mettant en scène des gens de Shenzhen, village de pêcheurs devenu une ville prospère de plus de dix millions d'habitants.

« La plus jeune ville de Chine » : c'est en ces termes qu'un personnage des *Gens de Shenzhen* décrit la municipalité qui donne son titre au recueil de nouvelles de Xue Yiwei. « Presque tous ses habitants sont des immigrants », précise-t-il.

Traduites du chinois, dans une langue précise et sobre, par Michèle Plomer, les dix nouvelles décrivent chacune la fonction du personnage dont elles racontent l'histoire. La première est la mère, la dernière, le père. S'y ajoutent le marchand ambulant, la professeure de physique, le chauffeur de taxi, la secrétaire, le dramaturge, les deux sœurs, le prodige et la fille de la campagne. Définis par le rôle qu'ils jouent dans la société, ils n'ont ni nom ni prénom. L'auteur les décrit peu. Il glisse à l'occasion qu'une femme est belle et ronde, qu'une autre est filiforme, qu'un homme est grand, qu'un autre a les doigts charnus. Le reste, Xue Yiwei le laisse à l'imagination du lecteur. Un cadeau rare et apprécié.

Ils sont néanmoins, pour la plupart, surtout définis par l'amour, plus précisément par la passion qui les habite et les tourmente.

Il n'y a pas d'amour heureux

Prenons la mère : son mari, un homme « vaillant » et travailleur, leur assure, à elle et à leur fils, une vie confortable, mais elle se languit pour un inconnu aperçu à la fête des lanternes et le guette depuis à la fenêtre de sa chambre. Grande sœur, dans la nouvelle « Les deux sœurs », hésite entre deux prétendants. L'un est élégant, cultivé, extraverti, promis à un avenir glorieux, tandis que l'autre, simple vendeur immobilier, est timide et effacé. C'est pourtant ce dernier qu'elle choisit, le prenant pour un homme « fiable ». Voulant une vie sans surprise, elle fait le mauvais choix et ne s'en remettra pas. Le dramaturge, lui, a cessé d'écrire depuis le suicide de sa femme : elle avait appris qu'il en avait aimé une autre avant elle. Rongé de jalousie, il avait quitté ce précédent amour à cause d'un homme qui l'avait saluée dans une gare.

Dans la dernière nouvelle, la mère vient de mourir et le père raconte à son fils un épisode terrible survenu pendant leur lune de miel : marchant au bord d'un réservoir, ils avaient entendu les cris d'un adolescent en train de se noyer. Le père s'était précipité pour lui porter secours, mais la mère l'avait supplié de ne pas la quitter. « Qu'advient-il de moi si tu te noies ? » Il ne s'est jamais pardonné d'avoir cédé. « Personne ne sait que je ne pleurais pas votre mère, mais quelqu'un d'autre... un jeune garçon mort depuis près de cinquante ans. »

Si certains personnages – la professeure de physique amoureuse d'un de ses élèves, la secrétaire maltraitée par son patron – se résignent tant bien que mal à leur sort malheureux, d'autres se révoltent. Grande sœur, par exemple, décide de se venger de l'homme qui l'a trompée. « La haine, c'est la vitalité », affirme-t-elle. Mais sa

cadette la met en garde : « Toute forme de représailles n'est qu'un châtement contre soi-même. La personne qui passe à l'action finit par être la victime. » D'autres encore tournent cette vengeance contre eux-mêmes : le jeune prodige renonce à la musique après avoir subi les assauts de son professeur de piano.

Présence de l'Occident

À l'instar de nombreuses villes occidentales modernes, Shenzhen est remplie de tours d'habitation et de centres commerciaux, de restaurants « chics », souligne l'auteur, comme de pizzérias. L'époque du Grand Timonier est bel et bien révolue, bien que Mao soit évoqué, avec amertume, à une occasion. Dans la jeune ville chinoise, les personnages étudient l'anglais, lisent Kundera, Proust et Harry Potter, ils écoutent *Les quatre saisons* de Vivaldi et sont férus de films hollywoodiens. Le dramaturge parle de Shakespeare, le pianiste joue du Bach. Hormis le chauffeur de taxi et le marchand ambulant, plus humbles, ils sont agents immobiliers, enseignants, comptables, cadres dans une société de télécommunications.

Malgré la réussite sociale suggérée, la joie est absente de ces nouvelles et tous les personnages sont accablés par la fatalité. L'ombre de la mort plane. La femme et la fille du chauffeur de taxi ont péri dans un accident, grande sœur succombe à une maladie mystérieuse, la secrétaire écrit à son père décédé. Dans « La fille de la campagne », le personnage masculin, un peintre qui a émigré au Canada, rencontre une femme dans un train. Ils découvrent bientôt qu'ils sont d'inconditionnels admirateurs de Paul Auster et qu'ils lisent le même livre, elle en anglais, lui en chinois. Mais il est atteint d'une maladie incurable et ils ne se reverront jamais.

Les gens de Shenzhen est un recueil remarquable et j'ai été conquise par la justesse du ton, l'acuité et la finesse de l'analyse, la compassion sans complaisance de l'auteur. Crédibles et attachants, les personnages ont beau vivre au bout du monde, ils nous ressemblent comme des frères. ♦

☆☆☆☆

Xue Yiwei

Les gens de Shenzhen

traduit du chinois par Michèle Plomer

Montréal, Marchand de feuilles

2017, 224 p., 25,95 \$



Le romanesque et son ombre

Stéphane Picher

Où le lecteur de prose grincheux embarque à reculons dans une aventure et se voit rapidement séduit par un roman habile et fascinant.

L'amateur de prose narrative moderne ne se jettera pas forcément sur un « roman romanesque » plus traditionnel. S'il s'est nourri à l'écriture « blanche » à la Paul Auster ou au roman à concepts existentialiste façon Kundera, il pensera qu'il pourrait avoir du mal à se couler dans *L'homme aux deux ombres*, de Steven Price, une fresque de plus de 700 pages du type gothique romantique. Mais il fait a priori confiance à l'éditeur et le bouquin séduit par son sujet : le Londres victorien visité par William Pinkerton, de la célèbre agence de détectives américaine ; une histoire de rivalité tricotée sur des décennies et sur plusieurs continents ; un ennemi qui pourrait n'être qu'un fantôme...

Un peu (trop) de brouillard

Ça commence un peu comme ledit lecteur le craignait, avec beaucoup de détails, trop pour sa tête. De longues descriptions et une atmosphère très appuyée. Énormément de brume, de brouillard et de bruine ; de la boue et de la puanteur, de la suie et de la pluie qui dégoutte du rebord des chapeaux. C'est sombre et morne : vous aurez reconnu Londres. La traduction n'est pas en cause ; d'après les échantillons qu'il a consultés, elle est tout à fait juste ; surtout, elle est d'une parfaite élégance. Il est plus question de sa façon à lui de lire des romans : les polars qu'il fréquente sont souvent des modèles d'efficacité, même si parfois ils ne sont que ça ou presque. Il continue, bien entendu, parce qu'il veut savoir ce qui arrive après le début londonien (est-ce bien Charlotte Reckitt qui a été repêchée dans la Tamise... à plusieurs endroits ? Le père Pinkerton a-t-il vraiment posté un agent à Londres ?), mais il doit admettre que le style ne lui paraît déjà plus aussi embourbé qu'au début de sa lecture et qu'il est en fait plutôt cohérent avec le genre. Si plus jeune il a lu *Notre-Dame de Paris* en quelques jours, ce n'était peut-être pas seulement à cause de la fièvre, après tout !

**Un projet ambitieux mené à bien ?
Une traduction finement maîtrisée ?
Sans oublier la facture du livre,
un superbe objet comme les éditions
Alto ont l'habitude d'en produire ?
Il applaudit.**

Le hasard veut qu'il remarque à ce moment le dernier Auster, nouvellement traduit en français. Il en lit la première phrase : « À en croire la légende familiale, le grand-père nommé Isaac Reznikoff quitta un jour à pied sa ville natale de Minsk avec cent roubles cousus dans la doublure de sa veste, passa Varsovie

puis Berlin, atteignit Hambourg [...] » Ce n'est qu'un bout de texte, mais cela lui semble un bon exemple de ce à quoi il pensait il y a une semaine : une écriture qui se veut neutre, sans effets, où on traverse l'Europe sans être encore débarqué de la première phrase ! Mais tout ceci n'était que tactique pour justifier sa paresse de lecteur. S'il avait eu ce contre-exemple un peu plus tôt, il aurait presque certainement abdiqué devant *L'homme aux deux ombres* et donné une appréciation assez négative. Mais c'est sa paresse qui est vaincue maintenant, et Paul Auster peut attendre. Le lecteur grincheux de romans est parti à la recherche de l'insaisissable Edward Shade.

Lieux (communs) revisités

L'ensemble n'est pas parfait. Londres dans les années 1880 est un terrain qui a souvent été visité par la fiction... et le crime véritable : rappelez-vous que c'est l'époque et le terrain de chasse d'un tueur anonyme célèbre surnommé Jack. C'est aussi l'univers d'un détective privé fictif devenu le parangon de l'enquêteur. Ces lieux familiers ne sont pas un gros défaut, mais peuvent agacer par un manque apparent d'originalité. Toutefois, le roman va vite nous emporter ailleurs, géographiquement, temporellement (et littérairement). Reste que le résultat peut sembler par moments quelque peu rigide, suranné. Si vous avez passé tous vos 5 à 7 à déblatérer sur la mort de la description (ne visons personne), vous pourriez être accusé de parjure littéraire si vous prenez un plaisir trop flagrant à cette lecture. Ensuite, cette thématique de l'ombre, du double, de l'identité qui fuit et le jeu formel qui en résulte (Adam Foole est-il un pigeon, « fool », dans cette histoire, et Shade... une ombre ?) ont des chances de titiller votre scepticisme. (C'est curieusement à Paul Auster que cette pratique fait penser ; comme son personnage nommé Noone, « *no one* ».)

Mais tout ceci, notre critique grincheux en parle seulement pour faire son travail dans le détail. Un projet ambitieux mené à bien ? Une traduction finement maîtrisée ? Sans oublier la facture du livre, un superbe objet comme les éditions Alto ont l'habitude d'en produire ? Il applaudit. On a réussi à vaincre ses réticences, mieux, à le fasciner grâce à un sujet accrocheur et un travail bien fait. Ça n'arrive pas si souvent. ♦

☆☆☆☆

Steven Price

L'homme aux deux ombres

traduit de l'anglais (Canada) par Pierre Ménard

Québec, Alto

2018, 736 p., 34,95 \$

